

Souvenirs d'enfance d'un petit pêcheur de la baie de Saint-Brieuc

Les enfants du bord de mer apprennent à pêcher comme on apprend à marcher. Très tôt, les parents guident leurs premiers pas sur le sable et les rochers et leur montrent comment ferrer et débusquer poissons et coquillages de toutes sortes. Sur la Banche, à Binic, où j'ai passé mes premières années et même mon adolescence, la pêche la plus courante était **la pêche aux coques**. On les trouvait dans cette vaste étendue de sable qui découvrait à marée basse au-delà du phare presque à perte de vue. Il suffisait de suivre le reflux et de repérer les petites giclées d'eau qu'elles propulsaient quand la mer se retirait. Une autre façon de les ramasser consistait à creuser dans le sable à la main ou avec un petit rateau à l'endroit où l'on remarquait une tache ronde noirâtre. Parfois, le coquillage avait quitté son refuge et pour éviter de se baisser pour rien, on fouillait le sol sablonneux avec le gros orteil. Les coques étaient particulièrement abondantes là où poussait une sorte d'herbe marine, **résidu des herbiers** d'autrefois aujourd'hui disparus, dans lesquels nos parents avaient fait des pêches miraculeuses, notamment des homards. En été, nous avions beaucoup de concurrence avec les nombreux touristes qui s'adonnaient à cette pêche facile.

Avec les **palourdes**, c'était une autre paire de manches car moins nombreuses et plus difficile à découvrir parmi le sable et les graviers. Suivant les conseils paternels, il fallait soulever délicatement la caillasse avec une fourchette et chercher deux trous, côte à côte. « Deux trous, une palourde ! » En principe, le coquillage était là. Il suffisait de creuser. Mais parfois, déception, il n'y avait rien. En fait, les petites narines avaient été percées par un ver de sable. Les prises étaient mises dans un panier à salade de façon à pouvoir bien les rincer dans une flaque sans avoir à les sortir de cette petite manne grillagée. Comme pour toutes les cueillettes du bord de mer, il y avait bien sûr compétition entre camarades pour savoir qui avait été le meilleur pêcheur et, pour établir le tableau de chasse, on les comptait par douzaines.

Le meilleur coin à palourdes se situait du côté de la **houle Margot**, la grotte préhistorique qu'on nous disait taillée de main d'homme. À de nombreuses reprises, pas trop rassurés dans le noir, nous nous y étions aventurés dans l'espoir d'y faire une découverte extraordinaire, mais à peine avions nous franchi le coude à cinq mètres de l'ouverture, que nous arrivions au bout du tunnel devant un mur de pierre qu'aucune formule magique, aucun Sésame ne parvenait à ouvrir. C'est aussi à deux pas de cette caverne que se trouvait **la mare au coucou**, un joli trou d'eau parmi les rochers où nous allions prendre notre premier bain de printemps. La mer était encore un peu fraîche à ce moment-là mais les rayons solaires d'avril remontaient de quelques degrés cette petite pièce d'eau où nous parvenions à faire deux ou trois brasses.

Les bigorneaux noirs étaient aussi en colonies dans ce même secteur légèrement vaseux sur le passage d'un filet d'eau qui ruisselait de la falaise dans la grève. Mais ils étaient bien plus petits que ceux que je trouvais autour du « grand rocher » et du « petit rocher », ces deux amas d'énormes pierres de tailles laissés là lors de la construction de la jetée dont l'extrémité marque l'entrée du port avec celle du phare. Aujourd'hui, ils ont fait place à la piscine d'eau de mer le long de ce quai. Le premier amoncellement formait un cercle au milieu duquel s'était accumulée une bonne couche de vase. Nous n'hésitions pas à nous y aventurer pieds nus et après avoir progressé dans cette boue flasque presque jusqu'aux genoux, nous ressortions de l'enceinte avec une belle paire de bas noirs et une poignée de bigorneaux de la même couleur.

Plus loin vers le Vau-Madec, on trouvait encore de petits *farins* noirs qu'on appelait par dérision, des *faillis quétons* quand ils étaient vraiment minuscules. On ne les ramassait pas évidemment, pas plus que les bigorneaux de chien à coquille grisâtre qui n'étaient pas bons à manger. En revanche, c'est là qu'on allait chercher **des moules** jusque sous les côtes de Pordic, au Port-Géant et au Petit-Havre. On les arrachait au couteau sur les rochers, le plus bas possible, au ras du sable et on choisissait les plus grosses aux coquilles les plus noires et les plus lisses. C'étaient celles qui restaient le plus longtemps immergées. Les autres étaient bleues et souvent *gravelouses*, c'est-à-dire couvertes de balanes mais on en prenait quand même quand la mer ne descendait pas trop bas. On les grattait sur place pour les rendre plus présentables. On disait que la neige les faisait engraisser et qu'elles étaient les meilleures et les plus pleines quand les genêts étaient en fleur.

Moules de septembre
Valent des irañnes,
Les moules d'au (aout)
Valent des pruniaux

La né (neige) d'février
Vaow berrouette de feumier
Et si ny a d'la né sur les rochers
Y'arra des moules piennes à manger.

A l'occasion, on cueillait quelques berniques avec notre couteau Pradel que l'on voit toujours dans la poche. On les mangeait crus après avoir enlevé la partie noire au fond de la coquille. Ils étaient très salés, d'un goût agréable, mais bien difficile à mâcher. On n'avait pas de problème de digestion à cet âge-là. En revenant de ce périple on attrapait quelques **pieds de coutiaow** dans le sable avec des baleines de parapluie. Une fois la tige enfoncée, l'animal refermait ses valves dessus et il ne restait plus qu'à tirer pour le sortir. Une pincée de sel pour les faisait aussi sortir de leur trou.

Quand il y avait des grandes marées en hiver et de forts coups de tabac, on partait à pied par la plage, à marée descendante, du côté de Tournemine, voire jusqu'aux Rosaires, pour pêcher des coquilles Saint-Jacques, des **dahins**, comme on les appelait, et aussi des **bouts-rouges** (de grosses coques rayées dans le sens de la hauteur avec une belle langue rouge) et des *oricans* aux coquilles internes nacrées.

Au printemps, toujours à marée basse à hauteur du phare, on allait pêcher la crevette grise, des **chieuvres**, avec des filets à barre en bois. On en rapportait souvent une pleine hotte mais cette période faste ne durait pas longtemps. En même temps, on prenait des médailles, ou lèches-beurre, de toutes petites plies et des hippocampes, des petits chevaux de mer, comme on les appelait. Ce que l'on redoutait le plus, c'était de se faire piquer par **une vive** car nous étions pieds-nus. La douleur de la piqure durait jusque la pleine mer. En revenant, on donnait un coup de filet dans le lit de l'Ic qui sortait dans le chenal du port et il nous arrivait de capturer quelques beaux **carrelets**.

Au vacances de Pâques, j'accompagnais le père d'un copain qui ratissait **les araignées**, **les chouettes** et **les chouans**, femelles et mâles venus se réfugier sur les rochers à la pointe du Corps-de-Garde. Pour cela, il avait monté une griffe sur une longue perche. Quel plaisir de le

voir ramener un beau *chouan* aux grosses pinces entre les dents de son outil. De l'autre côté, en direction d'Étables, sur la plage des Moulins, des rochers découvraient qui étaient, eux, couverts d'oursins. C'était aussi sur cette étendue de sable qu'on allait en bandes de jeunes, la nuit avec une pile électrique, à la pêche aux **lançons**. On tirait des traits dans le sable avec un laçonnoire et on se précipitait pour les prendre dès qu'on les voyait sauter. Il fallait faire vite, car à peine étaient-ils sortis du sable qu'ils s'y s'enfouissaient à nouveau. On les mettait dans des pots à lait à une époque où on allait chercher ce liquide à la ferme. C'était une belle partie de rire, une belle nuit pour les moqueurs sous la lune, surtout lorsqu'on laissait filer les petits serpents argentés entre nos doigts.

Pour prendre du **bouquet**, des *boucs*, il fallait reprendre le chemin du Vau-Madec et atteindre *la mare aux terpieds*, ainsi nommée car on y trouvait des pieuvres. Dans les années cinquante, des centaines de *minards* comme on nommait encore ces bêtes tentaculaires, étaient venues crever sur le rivage, victimes sans doute de la pollution. Quand on se baignait au bas de l'eau, on marchait dessus tellement il y en avait. Si on en attrapait une, on lui retournait la poche comme nous avaient montré les anciens. Il nous arrivait aussi de prendre des **margates**, c'est-à-dire des seiches. Elle devaient leur nom à notre proximité avec la limite de la langue bretonne. En effet, elles portent dans l'idiome celtique le nom de **morgad**, autrement dit, *lièvre de mer*. Avec les os de seiche, on faisait des petits bateaux ou on les donnait aux oiseaux en cages pour *aiguiser leur bec*, disait-on. Mais, comme pour les poules qui en étaient aussi friandes, cela leur procurait surtout du calcium. On trouvait aussi parfois sur le sable des œufs de seiches qu'on appelait des *grappes de raisins* dont on s'amusait à peler les grains pour voir les *seichets* par transparence. On ramassait aussi d'autres œufs en forme de petits oreillers qu'on nommait des *diables* à cause de leurs cornes et leur couleur noire. C'étaient en fait des œufs de raies.

Avant de quitter la plage, on s'attardait sur le point haut de la marée montante où la mer avait laissé des épaves, dans l'espoir de faire quelques découvertes intéressantes. C'était là aussi que nous ramassions de jolis petits coquillages rosés et nacrés en forme d'amande que nous nommions des **fillons**. Là encore, nous cherchions des **grains de café**, sortes de minuscules porcelaines. On collectionnait aussi les bigorneaux jaunes ou roux pour en faire des colliers. Plus tard, vint la mode des poupées en coquillages avec l'arrivée de la colle scotch. Pour cela, tous les coquillages étaient bons et il ne s'agissait plus que de laisser place à notre imagination. Je voyais aussi d'autres camarades coller des algues sur du papier pour en faire des tableaux multicolores. Les marins de Binic rapportaient de leur voyages lointains des coquillages exotiques qui servaient ensuite de cornes de brumes. Nos parents nous les collaient sur l'oreille pour entendre, nous disaient-ils, la mer monter.

On pratiquait par ailleurs la pêche à l'éperlan à la ligne, soit sur le port derrière la Cocotte (qui n'existait pas encore), soit au Rocher Poilu à Rognouse. Pour y arriver, il fallait passer par le sentier des douaniers devant la propriété Chalos, heureusement entourée de hauts grillages. En effet, nous avions une peur bleue des chiens qui menaient la garde derrière ces barrières et qui ne cessaient d'aboyer lors de notre passage. Lorsque nous allions pêcher sur Rognouse, nous arrivions tôt. Nous apportions notre casse-croute car le rocher était entouré par la mer à marée haute. Mais auparavant, il fallait tirer des vers sur la Banche, des vers roses, la *gravette*. Ceux qui mettaient des lignes sur la plage cherchaient de gros vers bruns à qui l'on donnait le nom de *buzhug* comme le faisaient les bretonnants pour les lombrics. En général, on attrapait une centaine d'éperlans que notre mère nous préparait dans la friture. Nous étions fiers d'avoir contribué à un repas familial.

Mais la grande aventure de la pêche avait lieu aux îles. Nous disions simplement « les îles » et non pas « les îles Saint-Quay », comme certains les nomment car nous pensions qu'elles appartenaient autant aux Binicais qu'aux Quinocéens ou plutôt aux « Quenochiens-têtes de chiens », comme on les surnommait. La rivalité entre ces deux ports de pêche avaient toujours été très forte, notamment à l'époque de la grande pêche à Terre-Neuve ou en Islande. On partait en groupe, à la voile, à bord du petit bateau de Léon Ruellan. On mangeait à bord. Les pêches étaient miraculeuses : praires, palourdes, oursins, ormeaux, crabes, crabes, crevettes. Cependant, il fallait choisir, on ne pouvait faire tout à la fois. Chacun avait sa spécialité et surtout ses coins, qu'il ne révélait à personne.

Avec l'arrivée des voitures, on allait aux **ormeaux**, **ormiés**, en fouillant les goémons et soulevant de grosses pierres du côté de Saint-Marc à Tréveneuc et aussi au sillon du Talbert en Pleubian ou encore à Plougrescant où l'étendue des grèves parsemées de rochers offraient mille refuges à une faune marine abondante. Les **crabes dormeurs** qu'on appelait des *poings-clos* en raison de la position qu'ils prenaient quand ils étaient enfoncés dans le sable sous un caillou et les **étrilles**, nommées *cerfs-anglais* étaient particulièrement nombreux. Les premiers étaient faciles à prendre. En revanche, les seconds se montraient très agressifs lorsqu'ils croisaient devant nous leurs pinces redoutables et, avec leurs pattes plates, ils avaient vite fait de nous échapper en nageant sous les algues. Avec un peu de chance, on débusquait un homard et son compère le congre, toujours à l'affût de la mue du premier pour le dévorer. Il nous arrivait de partir avec un trépied et une marmite pour les cuire sur place dans de l'eau de mer...

Aujourd'hui, les pêches sont moins fructueuses après les naufrages des pétroliers comme le Torrey Canyon et l'Amocco, entre autres, qui ont causé les ravages que l'on sait. Il faut aussi partager la ressource halieutique avec les visiteurs de plus en plus nombreux sur nos côtes qui veulent ainsi prendre du bon temps, souvent sans beau temps d'ailleurs, mais en respirant le bon air marin, et cueillir leur part de fruits de mer ou du moins, ce qu'il en reste.

Daniel Giraudon